

iO

n°46

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Numéro 46 / Krystian Lupa – Krzysztof Warlikowski – Philippe Jamet – Rabih Mroué
João Pedro Rodrigues – Noé Soulier – Salvatore Calcagno – Theatre Olympics – Les Boréales





LE THÉÂTRE DANS LA VILLE DÉCEMBRE 2016

ESPACE PIERRE CARDIN

WEEK-END D'OUVERTURE LES 2-4 DÉC.
EXPOSITIONS | JONGLAGE | CIRQUE | BOOM LITTÉRAIRE | THÉÂTRE

**STEREOPTIK / CIE EX VOTO À LA LUNE /
DARRAGH McLOUGHLIN / CLÉMENT DAZIN /
JORDI GALÍ / SAEID SHANBEHZADEH**

FABRICE MELQUIOT
Suzette JUSQU'AU 8 DÉC.

PIERRE-YVES MACÉ
Song Recycle LE 5 DÉC.

ROBERT WILSON / MIKHAIL BARYSHNIKOV
Letter to a man 15 DÉC. - 21 JAN.

THÉÂTRE DES ABBESSES

GOETHE / JEAN-PIERRE VINCENT
Iphigénie en Tauride JUSQU'AU 10 DÉC.

GERARDO JEREZ LE CAM
Argentine LE 3 DÉC.

NASIR AZIZ
Inde/Afghanistan LE 5 DÉC.

STELIOS PETRAKIS QUARTET
Crète LE 10 DÉC.

THOMAS BERNHARD / KRYSZTIAN LUPA
Déjeuner chez Wittgenstein 13-18 DÉC.

AKRAM KHAN
Chotto Desh 21 DÉC. - 6 JAN.

THÉÂTRES PARTENAIRES

MAC CRÉTEIL
BALLET DE L'OPÉRA DE LYON
**LUCINDA CHILDS / MAGUY MARIN /
ANNE TERESA DE KEERSMAEKER**
Trois Grandes Fugues JUSQU'AU 3 DÉC.

LE MONFORT
STEREOPTIK
Dark Circus JUSQU'AU 17 DÉC.

THÉÂTRE DU ROND-POINT
JAMES THIERRÉE
La Grenouille avait raison 1-31 DÉC.

LA VILLETTE
AKRAM KHAN
Until the Lions 5-17 DÉC.

ÉDITO

QU'ADVIENNE LE TEMPS DE L'ÉPIPHANIE !

Sartre avait prévenu : impossible de voir la lumière sans connaître les ténèbres. C'est tout au long de ce parcours que, tel Orphée, nous progressons vers la surface, en croyant joyeusement à une nouvelle épiphanie. Sortir du terrier, passer la nuit à appréhender les fantômes, sublimer les traumatismes, les voies sont parfois longues et difficilement pénétrables, mais la foi dans l'aube à venir oint de baume les plaies même inconscientes. De l'ombre, les créateurs présentés dans les festivals aspirent à la lumière, sans pourtant vouloir la conquérir, juste l'apprivoiser, la sculpter, lui donner un sens, la vider de sens, la montrer nue, crue et violente. Les fêlés, on le sait bien, laissent volontiers passer la lumière, et ces interstices offerts sur les plateaux éclatent les pupilles et créent le mouvement. Persistance à même les rétines, la raison et le cœur réunis pour vivre l'expérience, nous voilà embarqués subtilement aux confins des perceptions. Le festivalier résilient chemine ainsi dans les arcanes de la programmation, tentant de ne pas confondre l'éclairé et le lumineux ; il prend le risque de la confrontation avec la noirceur de l'âme humaine ou la pénombre d'une longue nuit sans fin. Il s'offre, prêt à recevoir l'illumination.

La rédaction

Prochain numéro le 13 décembre

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

KRYSZTIAN LUPA

FOCUS HORS AUTOMNE PAGES 6-7

KRZYSZTOF WARLIKOWSKI : LES FRANÇAIS
PHILIPPE JAMET : AVANT LE CIEL

REGARDS PAGES 8-9

RABII MROUË : SO LITTLE TIME
JOÃO PEDRO RODRIGUES : SANTO ANTÓNIO
NOÉ SOULIER : FAITS ET GESTES

BREVES PAGE 10

CRÉATIONS PAGE 12

ALAIN FRANÇON : LE TEMPS ET LA CHAMBRE
FRANÇOIS BÉGAUDEAU ET BENOÎT LAMBERT : LA BONNE NOUVELLE
BORN TO BE A LIVE

ENTRETIEN PAGE 14

SALVATORE CALCAGNO

REPORTAGES PAGE 15

THEATRE OLYMPICS DE WROCLAW
LES BORÉALES

KRYSTIAN LUPA RÉVÈLE L'HUMANITÉ DE THOMAS BERNHARD

— par Pierre Fort —

Maître incontesté du théâtre européen, Krystian Lupa a été invité pour la première fois à Avignon en 2015. Le spectateur est saisi d'émotion par la beauté du dispositif scénique – dont le démiurge polonais a réglé lui-même le moindre détail – qui le plonge près de cinq heures dans un monde mental, celui si complexe de l'écrivain Thomas Bernhard.

À l'origine, « Des arbres à abattre » est un texte inclassable, une sorte de discours fleuve – sans chapitre ni paragraphe –, un ressassement furieux de l'auteur contre le couple Auersberger, équivalent viennois des Verdurin, qui l'a invité à un « diner artistique » le soir même de l'enterrement de leur amie commune Joana. Depuis son « fau-teuil à oreilles » où il se tient à distance, Bernhard observe haineusement ce petit monde d'artistes ineptes et prétentieux qu'il a connus vingt ans auparavant, lors de ses débuts littéraires. Fin lecteur, Lupa ne propose pas une adaptation mais une véritable re-création de l'œuvre, qui rend compte des contradictions tellement logiques qui la traversent : « Je hais ces gens mais ils m'émouvent. » Il restitue bien sûr le ridicule des victimes

de Bernhard, mais aussi toute leur humanité. Plutôt que d'enfermer les êtres dans le monologue hargneux de l'auteur, il les fait exister pleinement et favorise, par leur sonorisation au micro HF, l'individualité et l'intimité des voix. Bernhard lui-même ne fait pas qu'éru-cter. Bien souvent il murmure. On perçoit son souffle court de pulmonaire en off, se mêlant aux « Let me, let me fre-e-eze » de la cold song de Purcell. Le spectateur s'attache tour à tour aux différents personnages, dont il suit la mobilité délicate des corps, observe les visages filmés émotionnellement, caméra à l'épaule, dans des séquences projetées.

“

Une pièce d'une richesse inouïe sur le temps, la mort, la vérité des êtres, la vérité de l'art

Le jeu des comédiens, toujours parfait, devient particulièrement saisissant lors des scènes de tension et d'affrontement. Plusieurs temporalités se chevauchent et s'inscrivent dans l'espace ou l'agencement du plateau : toute la première partie est hantée par la présence de l'absente, Joana, qui s'est suicidée et dont les

images, le récit des obsèques surplombent le plateau. Bernhard retrouve Joana, quand jeune il l'a possédée physiquement pour la première fois. On le découvre, des années plus tard, rendant une ultime visite à cette amie désormais vieillie et désespérée, dans sa chambre misérable, emplies de livres protégés de la poussière par des sacs en plastique comparables à celui qui enveloppera son cadavre. Joana est la part maudite de l'artiste. Sa mort agit comme un révélateur. Le spectateur est absolument bouleversé lorsque Bernhard vitupère contre les invités des Auersberger, « morts vivants de l'art », « coquilles vides », artistes académiques, bons pour les médailles, et que ceux-ci, placés derrière lui, enfermés dans un cube de verre, se figent progressivement, comme saisis dans leur ultime vérité. « Des arbres à abattre » est une pièce d'une richesse inouïe sur le temps, la mort, la vérité des êtres, la vérité de l'art. C'est aussi une grande pièce sur le théâtre.

Automne

FOCUS — DES ARBRES À ABATTRE

MISE EN SCÈNE KRYSTIAN LUPA / ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE DU 30/11 AU 11/12

« Poursuivant son dialogue de toute une vie avec Thomas Bernhard, le maître polonais aborde à nouveau un sujet qui lui tient à cœur : la dimension spirituelle qui anime la quête solitaire des véritables artistes. »

Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2015

MAIS POURQUOI THOMAS BERNHARD EST-IL SI MÉCHANT ??!

— par Jean Christophe Brianchon —

Un chemin de croix. Pour qui ? Mais pour vous, bande d'inconscients ! Pour vous tous qui aviez encore foi en ce monde !

Parce que oui, comme toujours, Thomas Bernhard détruit. Les artistes, les politiques, les institutions, vous, moi... Tout, tout le monde et tout le temps. En un mot : monde de merde. Comment ? Monde de merde. Comment ?! Monde de merde. Pourquoi ? PARCE QUE !!! Parce que, comme l'Orangina rouge de notre enfance, Thomas Bernhard est secoué, alors il répète, martèle et serine son propos à grands coups de talon dans les dents. Et gare à celui qui se relève de sa chute porté par la force futile de ses idéaux ! Non, Bernhard ne vous lâchera pas et cognera encore plus fort si vous faites mine de croire en ce bas monde. Rien de nouveau sous le soleil pour celles et ceux qui connaissent le dramaturge autrichien, donc, sauf que cette fois-ci « Des arbres à abattre » est servi par un grand homme de théâtre. Sur une scène-monde sertie de panneaux en plexiglas à la Mondrian et cer-

clée d'une bordure rouge du sang versé par ceux qui croyaient, Krystian Lupa expose une version trois fois belle comme l'espoir de cette œuvre ténébreuse et enragée. Plongé au cœur d'une intelligentsia pathétique au lendemain du suicide d'une artiste qui s'était mis en tête d'apprendre aux acteurs à marcher, le spectateur regarde, partagé entre la honte qu'il éprouve à se reconnaître en eux et le plaisir tendre qu'il prend à les voir tournés en ridicule.

“

Ne pas détruire ce qui existe

Et c'est ici que réside la première prouesse de Krystian Lupa. Doucement, il extrait le texte de sa fureur adolescente pour en proposer une version douce-amère au cœur de laquelle les failles de l'individu prennent le dessus sur la critique d'un siècle dont on pleure déjà assez les errances pour ne pas avoir besoin de se faire expliquer les raisons de son pourrissement. En représentant éclairé d'un théâtre post-dramatique réfléchi,

le metteur en scène polonais s'émancipe ainsi du texte pour l'amener vers cet ailleurs qu'appelle de ses vœux un des personnages de la pièce alors qu'il dit vouloir « apporter une nouveauté plutôt que de détruire ce qui existe ». Un ailleurs, et donc tout un monde, qui s'ouvre sous nos pieds. Un monde neuf et possible dans lequel nous arrêterions de nous flageller au sujet de nos errements sans pour autant les occulter, pour mieux avancer. Un monde dans lequel l'individu aurait toute sa place et où l'Autre serait un ami. Autrement dit, si c'est possible, c'est ce que, porté par une distribution inouïe, Krystian Lupa propose. Fugitif de la vacuité de la forme et conscient de notre connaissance du vivant, il s'attelle à la définition même du théâtre quand il s'efforce de ne pas seulement crier le monde. Car oui, avec cette scène qui tourne, ces acteurs qui vivent et ces vidéos qui exposent, l'artiste nous force à renouveler notre idée du texte, et donc d'un monde. Ce faisant, il passionne le spectateur et accessoirement fait de son théâtre un outil au service du renouvellement de notre perception du réel... Une belle et ambitieuse définition du théâtre.



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

PLACE DES HÉROS

MISE EN SCÈNE KRYSTIAN LUPA / LA COLLINE THÉÂTRE NATIONAL DU 9 AU 15/12

« La veille de son départ en Angleterre pour fuir l'Autriche et son passé, Schuster se suicide. L'exploration d'un temps suspendu entre le monde des vivants et des morts. »

THÉÂTRE JANSÉNISTE

— par Augustin Guillot —

« Un monde où l'on regarde bouche bée est un monde qui ne sait pas penser. » Ces mots prononcés par l'un des personnages de la pièce érigent la mise en scène de Krystian Lupa en une antithèse radicale des « Damnés » d'Ivo van Hove. Si celui-ci, par une grandiloquence spectaculaire, instrumentalise le génocide pour le mettre au service de sa virtuosité plastique, le metteur en scène polonais, par son austérité, ne cesse au contraire de mettre en question l'idée même de représentation.

Le suicidé Joseph Schuster est un mathématicien. À cette figure, la pièce ne cesse d'opposer celle du frère, professeur de philosophie, reprenant au passage quelques clichés qui font pourtant sens. Le mathématicien, authentique philosophe en quête de la vérité, ascète asocial et misanthrope, refusant le monde et sa mise en scène. Le « philosophe », figure mondaine et vénérée, nouvelle idole de la société du spectacle, prophète laïc et médiatique en perpétuelle représentation. Joseph Schuster vomissait le monde, son frère s'en accommode. En individu conséquent, le premier s'est suicidé. Il n'a pas écrit ni mis en scène sa souffrance, il ne s'en est pas glorifié ni n'en a tiré orgueil, car le désespoir ne peut se dire qu'au risque de sombrer dans l'afféterie d'une posture. De sa parole et de sa haine nous n'aurions rien su, si elle n'avait pas été relayée, ou au moins dessinée en creux, par son frère, vieux Tirésias à la parole prophétique. Précisément parce qu'il est charismatique, le prophète est un poseur, sa parole est sacrée, vénérée, mise en scène, et manifeste, dans son acte même de refus du monde – la communication plutôt que le suicide –, une adhésion à celui-ci. Mais ce prophète-là, cet oncle Robert qui se fait la voix lancinante de la détestation, qui manifeste son dégoût de

l'extrême droite tout en épousant sa rhétorique de l'exécration, parvient très étrangement à saisir le fond nihiliste qui recèle en nous. C'est en effet avec une grande justesse que Thomas Bernhard comme Krystian Lupa parviennent à l'émanciper des postures doloristes. D'abord parce que ce frère parle tout autant en son nom qu'en celui du mort, mais aussi parce que sa longue diatribe contre le monde est également celle d'un vieillard qui, bien que trop attaché à la vie et trop indifférent à ses horreurs, est déjà un être lividifié par la mort. Ainsi entend-on moins les accents adolescents et suspects d'une souffrance qui se complait dans la monstration d'elle-même que la parole moribonde d'un homme sur le point d'atteindre sa propre fin. La sobriété de la mise en scène de Lupa, son aridité presque ascétique relèvent donc moins de la routine d'un classicisme que de la retenue d'un jansénisme. C'est que la simplicité est ici indissociable d'une profonde compréhension du texte de Bernhard. Il y est en effet question de la vanité de toute forme de représentation, puisque c'est par le regard d'autrui que commence l'orgueil du moi. Ainsi, par sa mort, le suicidé Joseph Schuster s'est absenté du monde et, par là, de toute possibilité de mise en scène de soi. De même, par son retrait, le metteur en scène se met au service d'un texte avec une épure qui rechigne à toute forme d'épate – à l'exception d'un final regrettable qui cède à un spectaculaire auquel la pièce s'était constamment refusée. En une discrète mais profonde réflexivité, c'est donc une homologie puissamment construite qui s'établit entre le mathématicien et le metteur en scène, entre les vacuités respectives de la représentation sociale et de la représentation théâtrale, entre les vanités du monde et celles de l'art.

Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2016

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

LES FRANÇAIS

MISE EN SCÈNE KRZYSZTOF WARLIKOWSKI / THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT

« Warlikowski s'empare de "À la recherche du temps perdu" pour en offrir une vision très inspirée, dressant le portrait d'un monde en voie de disparition avec, à l'horizon, les horreurs des guerres à venir et de la Shoah. »

WARLIKOWSKI PAR PROUST

— par Mathias Daval —

En choisissant « À la recherche du temps perdu » comme matière première de sa nouvelle création, le metteur en scène polonais savait que le résultat serait tout sauf une adaptation. Qu'il lui faudrait utiliser Proust comme un second dramaturge, guide spirituel d'un *trip* dont on ne peut ressortir tout à fait indemne.

Ignorées, dans « Les Français », les traces de l'intime proustien qui habitent le début de « La Recherche » : pas de « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », ni de « madeleines dodues » dégustées en buvant un thé. Si le lecteur familier retrouvera quelques grandes saillies du texte, Warlikowski a voulu d'abord extraire le champ social et politique du roman, quitte à surdimensionner deux questions qu'il juge fondamentales : l'homosexualité et l'antisémitisme, dont le lien avait déjà été théorisé par Proust dans « La Race maudite ». Représenter la façon dont un monde décadent devient une caisse de résonance à ce rapport angoissé et intolérant à l'autre, voilà le grand projet des « Français ». Le titre, totalement provocateur, est une façon de titiller nos consciences fatiguées à l'heure où plus personne ne sait ce qu'être français veut dire, où l'identité nationale est devenue une chausse-trape politique. On reconnaîtra ici la grande

maitrise formelle du Polonais, et son usage d'un espace-temps qui lui est propre. Car Warlikowski est habilement proustien dans son approche de la narration en brisant la linéarité du roman. Sur le plateau lui-même, Warlikowski est fidèle à sa méthode de découpage en zones scéniques qui fonctionnent parallèlement. Pour aider à la déconstruction, il s'appuie également sur un travail sonore et visuel minutieux : la vidéo de Denis Guéguin et la musique omniprésente de Jan Duszynski, qui renforcent la plongée dans un entre-monde décadent et délétère.



Représentation de la décadence

Mais cet espace-temps, qui n'est ni celui de Proust ni le nôtre, reste vacillant et saturé d'effets scéniques qui relèvent plus de l'utilisation d'une « grammaire warlikowskienne » à laquelle le metteur en scène cède par facilité. Plus décisives sont les invocations extérieures (Pessoa, Celan et Racine) qui contribuent à épaissir le propos. « Fugue de mort », le poème le plus célèbre de Paul Celan, projette directement l'image des camps de concentration nazis. Pourquoi convoquer Celan dans Proust ? C'est que, semble nous dire Warlikowski, il y a dans les sociétés européennes de la « Belle Époque », et

particulièrement en France, le germe du basculement dans l'abîme – iceberg dont l'affaire Dreyfus n'est que la partie émergée. Pourtant, dans ce jeu de voyeurs et de sadomasochistes qu'il a extrait de « La Recherche », le spectateur peine à trouver sa place. On lui soumet la représentation de la décadence, mais à aucun moment il n'est véritablement confronté à interroger la sienne propre. Le narrateur (Bartosz Gelner) est symptomatique de cette contradiction : double à la fois de Proust et de Warlikowski, il n'est là qu'en témoin silencieux tandis que les vrais conducteurs de l'action sont les Guermantes et les Verdurin. Les personnages vieillissent et finissent par constituer une galerie de cadavres, à l'instar de ce Charlus métamorphosé en Karl Lagerfeld sous perfusion. Mais là où « La Recherche » était pour Proust et son narrateur une initiation à la vérité intérieure, « Les Français » agit comme une contre-initiation confinée au monde de la représentation. Par ce troisième projet autour de Proust, qui obsède le metteur en scène depuis ses débuts, il ne s'agit pas ici de Proust par Warlikowski, mais de Warlikowski par Proust, porteur de vérités sombres, témoin d'un monde crépusculaire qu'il s'enlise cependant à représenter.

Spectacle vu à la Comédie de Reims en février 2016

FOCUS — HORS AUTOMNE
AVANT LE CIEL

CONCEPTION PHILIPPE JAMET / MAISON DE LA CULTURE DE BOURGES

« Le chorégraphe et vidéaste Philippe Jamet dresse, dans sa nouvelle création, un portrait de la société d'aujourd'hui à travers une sociologie de l'intime. »

LA TENTATION DU CIEL

— par Marie Sorbier —

Philippe Jamet aborde l'intime *via* l'universel. Qu'est-ce que l'on ne peut considérer ce point de départ que comme une double utopie, presque pléonastique, car il faut tout à la fois affirmer que ciel il y a et que l'espérance s'est échappée de la boîte de Pandore. Que vouloir aujourd'hui avant l'infini de l'après ? Le chorégraphe n'a peur de rien et s'attaque à cette problématique ontologique avec une désarmante humanité.

Car malgré le socle totalement mystique du projet, c'est une rencontre émouvante avec un autre soi que l'on est invité à vivre. Cette forme poétique pensée comme un diptyque s'articule entre l'image et le corps, l'humanité comme ciment dramaturgique. Tout commence donc par des portraits filmés ; le but ici est de (se) dévoiler dans son environnement et dans une temporalité condensée une parole intime, de se livrer à la caméra et aux spectateurs. De cet enchaînement de morceaux de vie, on garde longtemps une saveur singulière, un peu comme si, dans le rôle de l'analyste, on recevait silencieux et en empathie les vérités de ces femmes et hommes du quotidien. L'intelligence et la force de cette séquence résident incontestablement dans l'art du montage, à vif, au

coeur du questionnement sans introduction ni détour. Tout semble alors concentrer la force de la proposition dans les interstices plus que dans une quelconque méthode, la recherche d'un continu entre des morceaux qui vont former une constellation dans le ciel des archives, de la documentation, du réel... « Tout montage a bien pour effet de mettre en crise – volontairement ou non – le message qu'il est censé véhiculer... Le montage rend équivoque, improbable voire impossible, toute autorité de message.



Entre prière et exhortation à la vie

C'est que, dans un montage, les éléments – images et textes – prennent position au lieu de se constituer en discours et de prendre parti. » Georges Didi-Huberman, grand penseur de l'image, nous éclaire encore : « Pourquoi le matériau issu du montage nous apparaît à ce point subtil, volatil ? Parce qu'il a été détaché de son espace normal, parce qu'il ne cesse de courir, de migrer d'une temporalité à l'autre. Voilà pourquoi le montage relève fondamentalement de ce savoir des survivances et des symptômes, une histoire mélancolique et subtile, endeuillée comme un

vent de cendres. Une histoire joyeuse et agencée, enjouée comme une horloge que l'on démonte. » Il y a en effet dans ce travail quelque chose de l'ordre de la trace. Celle qu'il semble important – voire vital – d'offrir, avant de pouvoir poursuivre sa route. C'est ainsi que le chorégraphe laisse à la Maison de la culture de Bourges, où il a été artiste associé pendant cinq ans, un témoignage du chemin parcouru et des désirs qui ne cessent de l'animer dans ce qui est peut-être son spectacle le plus personnel. Le deuxième temps, miroir dansé du premier, exprime par les corps des danseurs les mêmes désirs et craintes, aspiration à être plus ou mieux vivant, plus ou mieux ancré dans sa réalité, plus ou mieux lié avec ce qui compte. La réussite artistique du projet tient dans la finesse du propos ; l'important de chacun est différent, les corps sont multiples et les désirs contraires, mais Philippe Jamet fait résonner harmonieusement ces paradoxes et permet ainsi au public d'accueillir les mots et les mouvements de l'autre avec bienveillance et ouverture. Cette proposition entre prière et exhortation à la vie rend le public heureux.

En tournée aux CDC Ateliers de Paris du 14 au 16 décembre 2016

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.



SURESNES CITÉS DANSE

6 JAN > 5 FÉV 2017

SOIRÉE ANNIVERSAIRE CRÉATION
25 ans/25 danseurs & guests
Farid Berki

DAKHLA CRÉATION
Abou Lagraa

SCANDALE CRÉATION
Pierre Rigal

ROUGE
Mickaël Le Mer

DU BAROQUE ET DU ROCK CRÉATION
Fleeting
Andrew Skeels
Rock It Daddy
Mickaël Le Mer

CITÉS DANSE CONNEXIONS #1
Basic — Ousmane "Baba" Sy
Réversible — Bouziane Bouteldja
Tandem CRÉATION — John Degois

CITÉS DANSE CONNEXIONS #2
Iskio — Johanna Faye, Darwin
Soj CRÉATION — Si'mhamed
Benhalima, Kevin Mischel

CITÉS DANSE CONNEXIONS #3
Ma Class' hip hop — Céline Lefèvre
Carte blanche — Jann Gallois

STREET DANCE CLUB
Andrew Skeels

LES FORAINS
Anthony Egéa

L'OISEAU DE FEU
Farid Berki

01 46 97 98 10
suresnes-cites-danse.com

De 9 à 28 € Abonnement dès 3 spectacles
Théâtre de Suresnes Jan Vilar — 16, place Stalingrad 92150 Suresnes
Navettes depuis Paris et parking gratuits












théâtre
JESSICA DALLE
Walpurg-Tragédie
d'après STANISLAW
IGNACY WITKIEWICZ
3 > 13 décembre 2016

THÉÂTRE DE LA CITÉ
THÉÂTRE DE LA CITÉ INTERNATIONALE

Entre passion
et mauvaise conscience
comment faire de la vie
un rêve joyeux
malgré la folie ?

brunch-philos « la folie douce »
dimanche 4 décembre à 13 h 30,
animé par B. Benattar

Rencontre jeudi 8 décembre
à l'issue de la représentation

Théâtre de la Cité internationale 17, bd Jourdan 75014 Paris
réservations 01 43 13 50 50 • moins de 30 ans 13 € • www.theatredelacite.com

Automne

1

SO LITTLE TIME

CONCEPTION RABIH MROUÉ
THÉÂTRE DE LA BASTILLE

« " So Little Time " revient dans le pays natal de l'artiste pour s'intéresser à l'histoire insolite du premier martyr libanais, dans les années 1960. »

LE FIL DE LA MÉMOIRE

— par Mathias Daval —

Mais que dire sur Dib al-Asmar, ce vrai-faux martyr libanais, héros malgré lui d'une résistance palestinienne face à l'ennemi sioniste ? Rabih Mroué offre un travail de reconstruction biographique fictionnelle, développant une réflexion sur l'histoire et un objet poétique saisissant. Le spectacle, seul-en-scène de l'auteure, comédienne et metteuse en scène libanaise Lina Majdalanie, est construit en trois volets articulés autour d'un mode d'expression à chaque fois différent : la première partie est celle du récit oral de la vie de Dib, ponctué par l'immersion dans un bac d'eau de photos dont on comprend vite qu'elles n'ont rien à voir avec l'histoire de Dib, illustrant plutôt des tranches de vie de la comédienne. On est ici dans un dispositif qui rappelle étrangement le cultissime « Les Photos d'Alix », de Jean Eustache, convoquant peu à peu une étrangeté qui ne quittera plus la scène. Puis c'est au travers d'un texte rétro-projeté en arabe que l'on poursuit les aventures extravagantes du « martyr vivant » ; car Dib se rend vite compte de l'enjeu politique dont il fait l'objet, et que les martyrs « représentent tout sauf eux-mêmes ». Les photos effacées sont autant de souvenirs troubles : comme dans « Riding on a Cloud », Mroué insiste toujours sur la difficulté de séparer clairement la réalité de la fiction. La dernière séquence confirme cette confusion, avec la reprise du récit oral, mais à la première personne. Comme toujours chez Mroué, la scénographie minimaliste (une table, un écran, un lecteur CD) renforce le rôle de la parole. Car « So Little Time » est d'abord un conte poétique, un voyage un peu absurde et drôle dans un Liban à la fois documentaire et fantasmé. Une tranche de l'histoire d'un pays dans lequel les morts ne sont jamais vraiment morts.

LE FAUX MARTYR EN SON PAYS

— par Martine Silber —

Auteur, metteur en scène et comédien, Libanais vivant actuellement à Berlin, Rabih Mroué présente au théâtre de la Bastille « So Little Time ». La forme reprend celle des conférences qu'il joue souvent lui-même, mais cette fois c'est Lina Majdalanie qui interprète la comédienne-conférencière. Derrière sa table, c'est elle qui raconte, tout en déposant au fur et à mesure des photos dans un bac ; mais au lieu de servir de révélateur comme chez le photographe, le liquide dissout les images au fil du temps pour ne laisser que des rectangles blancs. La comédienne s'effacera alors pour ne plus apparaître qu'en vidéo avant de disparaître complètement. Formidable conteuse, elle fait surgir devant nous les monuments dont elle parle, ces statues hommages, les places qui les accueillent, les gens qui passent. Même s'il n'y a rien d'autre à voir que les écrans des surtitrages (en arabe quand elle parle français, en français quand elle parle arabe), on a l'impression d'y être. Elle parle d'un étudiant, Dib al-Asmar, tué au combat alors qu'il était engagé aux côtés de l'OLP, dont le corps est restitué par Israël aux autorités libanaises. Le héros devient un martyr, et un monument est érigé à sa gloire. Mais l'année suivante, lors d'un échange de prisonniers avec Israël, il revient, bien vivant. Que faire ? Que doit-il faire ? Que doit-on faire ? Ce qui commence à la manière d'un conte populaire va progressivement évoluer vers le conte philosophique, la fable politique et l'histoire contemporaine, celle d'un pays, le Liban, déchiré, divisé, hanté par ses fantômes. Et si l'on sourit beaucoup, les questions et les doutes s'accumulent, graves et complexes.

Automne

2

SANTO ANTÓNIO

CONCEPTION JOÃO PEDRO RODRIGUES
CENTRE POMPIDOU

« Au sein d'un cinéma portugais extrêmement vivace, João Pedro Rodrigues a imposé sa singularité depuis la fin des années 1990 avec une œuvre de dix-huit films à ce jour qui réactive les genres cinématographiques. »

LA PERSPECTIVE BRISÉE DE SAINT ANTOINE

— par Augustin Guillot —

Les quatre murs d'une petite salle carrée sur lesquels sont projetées des images, celles d'un film conçu autour de la figure de saint Antoine de Padoue. Autant dire rien, dans ce dispositif à la fois sobre et classique, qui puisse véritablement étonner. Quelque chose pourtant saisit notre regard et le perturbe : ce sont ces images – quasi exclusivement des prises de vues plongeantes – dont la projection en hauteur impose au spectateur, contraint de lever les yeux, une perception en contre-plongée. C'est donc d'une vision proprement contradictoire que nous faisons l'expérience, comme si nous regardions le ciel pour être immédiatement renvoyés à la terre. Ainsi est-ce sur l'indistinction des contraires que l'installation repose : plongée et contre-plongée perçues d'un même mouvement, projection circulaire sur un espace quadrangulaire, douceur de la ligne courbe et brisure de la ligne droite. C'est donc une géométrie de l'impossible, ou une perspective brisée, qui se déploie devant nous, à l'image du chemin qu'empruntent les jeunes gens du film en une dispersion étoilée depuis le centre de la ville. Sont-ce des âmes en errance ou les évangélistes d'une mission incon-

nue ? Les deux à la fois probablement, à l'instar de saint Antoine, pour qui le périple de foi est aussi une déambulation d'égaré. Saint Antoine, patron de Portugal, au nom brandi par tous les océans au temps de la grandeur ; saint Antoine, patron des marins et des objets perdus, des épaves et des amoureux aussi. Non pas l'un ou l'autre donc, mais l'un et l'autre, le symbole de répression et d'émancipation, la conquête du monde et la perte de soi, la plongée et la contre-plongée, la ligne courbe et la ligne droite.

PLONGÉE

— par Johanna Pernot —

Non pas dans la peau de John Malkovich, mais dans celle de saint Antoine, le patron des amoureux de Lisbonne. C'est une question de regard et d'espace. De dos, toujours, on les voit qui s'éloignent, de la matrice du métro au désert circulaire des rues. Enfermé dans la tour de l'installation, nuque cassée pour saisir les images éclatées sur les murs, agressé par les klaxons, on n'est guère mieux loti que ces zombies cernés par du béton et des hublots, ces garçons et ces filles qui dérivent, écrasés par la caméra qui plonge. Compression. Au petit matin, Lisbonne est un cimetière d'âmes en errance ; un calvaire ? Dans la ville soudain en pente, les amoureux d'hier aux vessies trop pleines, les filles aux foies et aux nuques fragiles découvrent le revers des passions, la souffrance et la solitude des corps, traversent des fourches comme des crucifixions, se répandent. Le malaise est dû à la géométrie lente, à la diffraction des plans : on plonge avec les gueules de bois contre l'asphalte, on se noie comme Ophélie dans l'eau absurde d'un parc. Dilution. Y a-t-il un salut ? C'est une

question de temps, l'histoire d'une reconquête ? De l'aube au matin vert, du centre minéral aux confins ouverts, les silhouettes s'incarnent. Aux jambes amputées par les plans rapprochés, aux corps du début qui disjonctent, João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata opposent la beauté plastique des plongeurs : le sens d'une unité retrouvée, la résurrection d'un corps glorieux à visage humain, dans un contrechamp imaginaire. Dilatation. « Santo António » est-il l'histoire d'une fantasmagorie métamorphose ? Ce serait trop simple ! Seul le saint a la réponse, lui qui peut tout embrasser simultanément, à 360°. Alors plongez.

Automne

3

FAITS ET GESTES

CONCEPTION ET CHORÉGRAPHIE NOÉ SOULIER
CENTRE NATIONAL DE LA DANSE - PANTIN

« " Faits et gestes " explore différentes façons d'interpréter le mouvement : actions orientées vers un but pratique, séquences chorégraphiques abstraites ou gestes porteurs de sens. »

SEULEMENT LE MOUVEMENT

— par Eric Beume —

Notre regard court sans s'arrêter sur les mouvements rapides et saccadés des interprètes. C'est ce à quoi dans « Faits et gestes », nouvelle création de Noé Soulier, les danseurs dont le chorégraphe fait partie veulent nous inviter : que le mouvement en tant que tel soit premier, c'est sur lui que l'attention du spectateur doit être portée. À cette fin, toute identification du but des mouvements interprétés doit être rendue impossible pour le public, amené à s'interroger sur les différentes lectures du mouvement quant à ses caractéristiques formelles, à son sens, à sa portée. S'enchaînent avec rapidité, dynamisme, précision et décontraction totale pour certains des interprètes élans, chutes, sauts et arrêts nets. Les quatre danseurs réussissent à nous captiver. Même si cela est peut-être contraire à la mission qui semble nous avoir été confiée, il est passionnant pour le spectateur de voir la multiplicité d'interprétations que l'on peut prêter aux mêmes enchaînements de mouvements selon la position ou la direction des danseurs sur le plateau. Un mouvement auquel on a donné le sens d'un élan de course peut sembler le prélude d'un coup porté lorsqu'il est exécuté près du corps d'un autre danseur. Plusieurs récits émergent. Les quelques moments accompagnés des oraisons funèbres du musicien baroque Johan Jakob Froberger, s'ils sont des respirations claires dans cette chorégraphie saccadée, n'apportent que peu à la pièce générale. La musique perturbe l'attention portée au mouvement. Si pour accompagner notre regard on lui préfère le silence, la respiration des danseurs, leurs glissements et frappés au sol, c'est que cette pièce est plus que réussie !

DANSE ET PHILOSOPHIE

— par Audrey Santacroce —

Comme chez ses aînées Lucinda Childs ou Trisha Brown, le travail de Noé Soulier flirte avec les mathématiques dans « Faits et gestes ». Mais le jeune chorégraphe passé par l'étude de la philosophie ajoute à un système de règles rigoureux l'utilisation de l'improvisation. Dans un cadre constitué de phrases de mouvements écrites, les quatre danseurs (dont Noé Soulier lui-même) sont libres d'évoluer comme bon leur semble, d'interrompre une phrase, d'en répéter une autre ou encore de se caler sur un partenaire. C'est donc à un travail qui allie une précision remarquable à une grande liberté que le public du Centre national de la danse assiste, se rappelant une fois encore que la danse, classique comme contemporaine, n'est pas qu'un affreux carcan empêchant les artistes comme les spectateurs de s'épanouir. La pièce chorégraphique présentée à Pantin creuse cependant un sillon plus cérébral que sensitif. En effet, Noé Soulier brouille les pistes afin que, si les gestes des danseurs soient souvent des gestes identifiables par le public comme des gestes du quotidien, leur but, lui, ne soit pas identifiable. Ainsi, c'est à un réel travail de décalage que se prêtent les interprètes de « Faits et gestes ». Il ne s'agit pas de susciter l'émotion mais de créer une réflexion sur le sens du mouvement et son élaboration. Inutile pour autant de s'effrayer du programme de Noé Soulier ou de le craindre inaccessible : il suffit d'attraper la main qu'il nous tend durant une heure pour se familiariser avec des concepts que ni lui ni nous n'avons fini de creuser.

DOUBLES REGARDS

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

LES CONTES D'HOFFMANN

Hoffmann le poète enivré conte ses amours malheureuses à une joyeuse assemblée. Olympia, la chanteuse automate, la fragile Antonia et Giulietta l'ensorceleuse échappent tour à tour aux bras du poète sous l'instigation de son rival, le perfide Lindorf. Sous la houlette du metteur en scène Robert Carsen, l'Opéra de Paris déballe ses fastes, ses décors monumentaux et sa mise en abyme, un brin poussive, du théâtre dans le théâtre. Bref, le spectacle est total et des plus plaisants, bien qu'on se surprenne à rêver parfois à un peu de sobriété. La distribution est nettement dominée par la gent féminine – le rôle-titre campé par Ramón Vargas manque d'un brin de romantisme. On se délecte en revanche de la délicatesse et de la sensibilité d'Ermonela Jaho en Antonia, et l'on rit aux éclats face à la truculente Olympia concoctée par la soprano Nadine Koutcher. **A.C.**

OPÉRA
— OPÉRA BASTILLE —

F(L)AMMES

Elles sont dix. Elles sont nées de parents immigrés et viennent livrer au micro des témoignages brûlants. Ahmed Madani expose sur le plateau les feux intérieurs de ces jeunes Françaises aux origines multiples. Ça parle d'identité, d'égalité, de culture, de féminité aussi. Ça parle de stéréotypes, de paternalisme, de besoin d'émancipation. Le tout dans une mise en scène épurée et une touchante simplicité. Ce qui fonctionne, c'est la vérité de paroles de femmes brutes et adressées au public les yeux dans les yeux. On entend les murmures des spectateurs. Car l'intime résonne. « Pas besoin de liberté car je suis libre. Pas besoin de fraternité car j'ai des frères. » On est pris dans le flot des récits à vif, et on se questionne. On est emporté parce que ça chante, ça danse, ça sourit et fait sourire. À la fin, la salle est debout, frappe des mains et crie « *FREE-DOM* ». Et ça fait du bien. **L.V.**

THÉÂTRE
— MAISON DES MÉTALLOS —

KAKUSHIN NISHIHARA

Éblouissement à la M.C.J.P. La complexité du Japon ne pouvait trouver meilleure représentante que Kakushin Nishihara, néopunk échappée d'un manga, qui joue du biwa (luth à manche court traditionnel, dont on gratte les cordes à l'aide d'un médiateur géant). Cette musicienne et chanteuse hors norme, qui joue sur un instrument vieux de cent quarante ans, chante l'histoire millénaire du Japon avec un vibrato éblouissant puis se dégage de cette tradition en reliant son instrument, joué alors à plat, à une table de mixage, pour faire entendre une sorte de grincement chaotique, comme la parole libérée de la révolte. Impressionnant. **A.F.**

MUSIQUE
— MAISON DE LA CULTURE DU JAPON —L'ABATTAGE RITUEL
DE GORGE MASTROMAS

Gorge Mastromas est un être abject. Un pur produit de l'ultralibéralisme prêt à commettre le plus ignoble des actes pour arriver à ses fins. Pourtant, quand il était enfant, Gorge était un doux, un faible. Malheur aux faibles ! C'est cette fable grinçante de Dennis Kelly que proposent à la scène Maia Sandoz et sa belle équipe de comédiens. Un travail de cœur savamment élaboré qui parvient dès les premières minutes à embarquer le public sans lui laisser ensuite un instant de répit. Mais impossible cependant d'être complètement convaincu par « L'Abattage rituel de Gorge Mastromas ». Certes, les belles images se télescopent et les trouvailles se multiplient : le plateau devient studio de doublage, les rôles s'échangent à qui mieux mieux. Mais au point qu'on finit par en perdre le propos, noyé sous les effets. C'est dommage. **A.C.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE-STUDIO D'ALFORTVILLE —

EN BREF

ON VA TOUT
DALLASSER PAMELA !

De la Côte d'Ivoire au Congo en passant par le Bénin et le Cameroun, c'est une sacrée virée que nous offre la Suisse Marielle Pinsard, transformant la scène du Tarmac en maquis infernal où les langues se délient et les corps se dévoilent. Ses comédiens-danseurs enflamment la piste dans une conférence sociologique et anthropologique à l'humour grinçant et provocateur. Les techniques de drague côtoient l'arnaque bien rodée : on parle sape, coupé-décalé et surtout gros billets. Comment soutirer un maximum au « Blanc » pour mieux flamber sur la piste, en toute franchise. Comme un arrière-goût de dette coloniale au fond de la gorge. De la scène qui pose des (bonnes) questions : on en veut plus, on en veut encore ! **L.C.**

THÉÂTRE
— LE TARMAC —

UNE CHAMBRE EN INDE

C'est une véritable épopée à la fois rétrospective et neuve que nous offre Ariane Mnouchkine, qui pose sur la table d'une main ferme le grand lexique amoureux de la troupe du théâtre du Soleil. Une œuvre désordonnée qui, en essayant de nous planter chaque échec, chaque désastre humain dans le cœur, parfois s'épuise et nous frôle. Un chaos maladroit, lié par le fil conducteur d'un personnage aux charmes clownesques dont le sommeil, sans cesse interrompu, fait surgir petites et grandes visions. Mais de cet épuisement des thèmes, de ce chaos lumineux, de ces chants profonds et de ces danses merveilleuses, de ces petites histoires qui font la grande, de cette dérision mordante qui nous font aimer ceux qu'on traiterait avec haine de barbares, naissent l'enchantement, la naïveté, le rire. Et que ces sentiments-là sont doux quand ils sont exprimés avec tant d'amour. **C.F.**

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DU SOLEIL —

CAÍDA DEL CIELO

Un cadeau du ciel à Chaillot. Rester fidèle aux origines de son art tout en l'inscrivant dans une modernité absolue, voilà tout le génie de Rocío Molina, considérée comme l'une des meilleures *bailaoras* d'aujourd'hui. Elle crée à Chaillot « Caída del Cielo », qui reprend tous les codes du flamenco, en les actualisant grâce à une mise en scène violente où le désir et la sensualité sont omniprésents. La très belle Rocío Molina se dénuade ainsi tout au long du spectacle comme pour remonter aux origines du flamenco : un art de gitans, pauvres et dépourillés, mais brûlants de désir sous le soleil d'Andalousie. Au coup de talon final, on comprend le titre du spectacle : un miracle tombé du ciel. **A.F.**

DANSE
— THÉÂTRE NATIONAL DE CHAILLOT —PLUS DE MUSE MAIS
UN TROUPEAU DE MUETS

Anna Gaiotti est une de ces apparitions qui atterrissent sur la scène avec le mystère d'un archange et le sex-appeal d'un faune. Se dégage de son visage et de ses mouvements quelque chose qui vous fait douter de vous-même, douter de ce que vous pensiez jusque-là être la grâce, douter de l'existence du genre. Elle évoque par moments l'être hermaphrodite perché sur des escarpins-pointes classiques de Cecilia Bengolea. La première partie était – cela dit – plus efficace que la seconde. Son rapport à la matière, en l'occurrence la feuille d'or pour « Plus de Muse mais un troupeau de muets », est d'une maîtrise assez hallucinante. Mais ce qui fait qu'il faut l'aller voir, c'est la manière dont elle habille la danse de son. Cette Muse muette introduit la musique à l'intérieur du corps. **L.M.**

DANSE
— LA MÉNAGERIE DE VERRE —

La collection Monographies d'artistes de **arte ÉDITIONS**

FILMS DISPONIBLES EN DVD ET VOD SUR www.arteboutique.com



EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

CRÉATIONS

LE TEMPS ET LA CHAMBRE

MISE EN SCÈNE ALAIN FRANÇON
THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG

« Françon confronte son art à une pièce vertige. "La chambre", est-elle ce lieu, heureux et malheureux, aléatoire, où des êtres se croisent, se manquent, se séparent ou un espace mental dominé par la présence d'une colonne mystérieuse ? »

— par Youssef Ghali —

Lorsque les lumières s'allument sur le décor campé dans la salle Koltès du TNS, on est d'abord frappé par sa grandeur et son poids. Épuré, certes. Fin et détaillé, sans aucun doute. Néanmoins massif, et finalement assez intimidant : un peu à l'image du texte de Botho Strauss et - malheureusement, peut-être - du spectacle qu'en a tiré Alain Françon. « Le Temps et la Chambre » est une œuvre indéniablement complexe, qui se joue du discours et de la narration, du temps et de l'espace, et qui plonge son lecteur dans des abîmes de questionnement : où, quand et par qui sont dits les mots ? Qui sont ceux qui les disent, et comment résonnent-ils dans les murs de la chambre ? Questions qui restent toujours sans réponse, et c'est de cette perte que découle l'intérêt de ce texte, véritable déconstruction des notions de temps et d'espace, qui sont dissociées pour être mieux interrogées. La langue de Botho Strauss (ici traduite par Michel Vinaver), si profonde et fulgurante de poésie, le metteur en scène - dont la qualité de directeur d'acteur n'est plus à prouver - sait nous la faire entendre avec

précision. Parfois même avec virtuosité, comme quand, par exemple, Georgia Scalliet campe une Marie Steuber qui se prend pour Médée. Et pourtant, malgré la justesse du traitement et le bel engagement d'un groupe d'acteurs solides, il arrive trop souvent que le spectacle nous échappe. Peut-être est-ce justement dû à cette précision chirurgicale de la mise en scène et à son académisme, qui finissent par dégager une froideur lénifiante plutôt qu'une intrigante étrangeté qui aurait été la bienvenue pour que, de son siège, le spectateur puisse pleinement s'approprier ce texte. Comme engoncée dans sa maîtrise et sa beauté formelle, « Le Temps et la Chambre » semble trop souvent nous tenir à distance. Et en rentrant chez soi après le spectacle, plutôt que de réfléchir gaiement à qui peut bien être cette Marie Steuber, on se sent surtout frustré de ne pas l'avoir compris.

En tournée à La Colline - Théâtre national du 6 janvier au 3 février 2017

BORN TO BE A LIVE

« CARE » CONCEPTION MÉLANIE PERRIER, « DARK MARILYN(S) » CONCEPTION MARINETTE DOZEVILLE / MANÈGE DE REIMS

« Temps fort de la programmation du Manège, "Born To Be a Live" amène à l'époque de la chanson presque éponyme où tout était possible, où la peur, les peurs, étaient absentes, où l'auto-censure que nous vivons aurait semblé ringarde... »

— par Laura Akinin —

Au Manège de Reims, 1^{re} édition de Born to Be a Live, temps fort de visibilité pour les jeunes créations chorégraphiques soutenues par le lieu. Voilà qui fait déjà extrêmement plaisir, ce à quoi on ajoute une équipe sur le pont et un fringant restaurant sous verrière qui se loge entre le théâtre et le manège. Au programme des deux premières journées : « Dark Marilyn(s) », de Marinette Dozeville, et « Care », de Mélanie Perrier. Le premier explore le cliché de la femme fatale, de la Marilyn icône lucide. Il est périlleux de parvenir à dénoncer les clichés féminins sans les reproduire. Avec « Masculines », Hélé Fattoumi et Éric Lamoureux avaient déjà échoué là où les « Modèles » de Pauline Bureau étaient pleins de fougue et de justesse. Dans « Dark Marilyn(s) », canapés fuchsia et néons roses, quatre micros pour quatre têtes blondes. Les femmes qui se révoltent font

l'enfant, sont ivres ou hystériques, se mettent à quatre pattes et du rouge à lèvres... Or, ce qu'on attend d'une pièce sur les clichés de genre, ce sont des propositions nouvelles qui les balaient, un renouveau gestuel pour parler de la féminité. Ici, ces clichés sont mis en scène et exacerbés, mais rien n'est défilé. On souligne cependant de belles scènes de ralenti, notamment la scène d'ouverture, réussie, dans laquelle on lit dans les yeux et le corps de l'interprète la complexité de la question, qui se mêle à la drôlerie.

En explorant un tout autre territoire, une figure nouvelle du féminin émerge pourtant du travail de Mélanie Perrier à travers sa dernière création, « Care ». Deux hommes, à côté de deux femmes en longues chemises blanches, se tiennent à terre. Ces deux duos, dans une atmosphère à la fois tranquille et pesante, vont lentement se lever, se découvrir, s'appréhender,

LA BONNE NOUVELLE

CONCEPTION FRANÇOIS BÉGAUDEAU ET BENOÎT LAMBERT
THÉÂTRE DIJON-BOURGOGNE-CENTRE

« Avec un humour féroce, Bégaudeau et Lambert poursuivent le démantèlement des aliénations et tordent le cou aux croyances de l'idéologie dominante. »

— par Julien Avril —

Au théâtre Dijon-Bourgogne, Benoît Lambert remplit brillamment sa mission d'artiste-directeur d'un haut lieu de la décentralisation théâtrale, à savoir la création de spectacles originaux qui interrogent leur époque à la fois sur le fond et la forme esthétique. Il collabore pour la troisième fois avec François Bégaudeau, connu pour son roman « Entre les murs », dont l'adaptation cinématographique fut primée à Cannes et qui prend aussi peu à peu de l'importance dans le paysage de l'écriture dramatique. Ensemble, en s'appuyant notamment sur la production de l'idéologie dominante de Boltanski et Bourdieu, ils parviennent à renverser notre regard sur le pouvoir et l'aliénation. Ils sont cinq libéraux repentis. Un présentateur les invite à prendre tour à tour la parole pour témoigner de leur foi passée : oui, ils y ont cru, au capitalisme, à la libération des peuples par la compétitivité, au bonheur de chacun dans la valeur travail et la méritocratie. La musique punchy rythme les séquences, les phrases chocs s'affichent sur un écran géant, c'est une dramaturgie du show à l'américaine qui nous est proposée pour suivre le parcours de ces rescapés du libéralisme. Et c'est aussi drôle que terrifiant. On se délecte d'abord du récit de leur vie

de thatchériens croyants pratiquants : les badges d'entrée des tours de verre, le lexique anglo-saxon mais sans accent, les séminaires de *team building*... « Mais on peut s'en sortir et c'est une bonne nouvelle ! » nous crient-ils, en larmes, tels des *born again* évangélistes après avoir revécu devant nous l'instant fatidique où ils ont eu leur révélation et lâché la « main invisible du marché », dans un hilarant psychodrame de thérapie de groupe. La force de cette proposition, c'est qu'elle utilise justement les codes de représentation des classes dominantes pour démontrer à quel point leurs injonctions à l'austérité, au sacrifice, au « réalisme » reposent non pas sur une meilleure connaissance des réalités, mais sur un aveuglement folklorique et un fanatisme religieux. Grâce à ce vertigineux procédé d'inversion, finalement assez brechtien, voyant ces dominants perdre la foi sans pour autant proposer de nouveau modèle (la pièce se conclut par un grotesque appel aux dons), nous sortons du spectacle lavés de toute espérance mais pleins d'espoir, et plus décidés que jamais à retrousser nos manches pour inventer ensemble cet autre monde possible.

En tournée au théâtre de La Commune Aubervilliers du 6 au 21 janvier 2017

der, pour aborder la figure de danse du porté, clé de voûte de toute la pièce. Mélanie Perrier et ses danseurs déploient avec beaucoup de finesse tout ce que la notion du porté peut recouvrir : étreindre, retenir, se rattraper, soutenir, peser, ployer. On suit sans s'arrêter leur cheminement dans l'appréhension et la connaissance du corps de l'autre. La musique de Meryll Ampe révèle elle aussi la notion de pesanteur, la répétition de l'effort pour soutenir l'autre, et participe pleinement à la construction de cette ambiance quasi fiévreuse. « Care » est d'une sensualité insoupçonnable et d'une tendresse infinie.

"Dark Marilyn(s)" en tournée le 10 février à la Méridienne (Lunéville), le 14 mars au Nouveau relax (Chaumont). "Care" en tournée le 11 mars au théâtre de Brétigny, le 27 et 28 mars au CCN de Caen.

THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
chailloT

Mélanie Laurent
Le Dernier Testament
25 janvier au 3 février 2017
THÉÂTRE

En montant le roman de James Frey, Mélanie Laurent offre une première mise en scène à la fois mystique, lumineuse, trash et désenchantée.

www.theatre-chailloT.fr / 01 53 65 30 00

Photo : Jean-Louis Fernandez

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

L'ENTRETIEN

SALVATORE CALCAGNO

— Propos recueillis par Sabine Dacalor —

Salvatore Calcagno, depuis sa sortie de l'école d'art dramatique Insas à Bruxelles, a créé trois spectacles : « La Vecchia Vacca » (prix des Lycéens au festival Impatience 2014, prix de la Meilleure Découverte aux prix de la Critique en Belgique), « Le Garçon de la piscine » et « Io sono Rocco ». Au fil des créations se dessine une œuvre fondée sur l'exploration très personnelle de thèmes liés à la figure maternelle, à la filiation, à la mort, à la recherche de la beauté, et sur le développement d'un travail au plateau très sensitif, très sensuel. Les 6, 8 et 9 décembre, le théâtre de Vanves et le Centre Wallonie-Bruxelles à Paris, avec la complicité du festival Actoral, présentent les trois opus.

L'idée du triptyque était-elle le projet initial ?

Cela s'est affirmé au fur et à mesure de ma recherche. Mes premiers spectacles représentent mes essais d'écriture (commencés à l'Insas), mes premiers jets scéniques. J'ai expérimenté la lumière, la scénographie, les acteurs. Je me suis interrogé sur la manière dont je transcrivais scéniquement mon imaginaire personnel, intime, en créant un univers sensitif au plateau. Je souhaitais comprendre mon processus de création, trouver mon identité de metteur en scène. Les personnages de la mère, du garçon se retrouvent dans les trois spectacles, évoluent. En les plaçant à divers endroits, je révèle, définis mon univers.

Beauté et laideur, vie et mort semblent intimement liées dans tes personnages.

Je désire montrer la beauté de la banalité des choses, insuffler de la vie dans la quotidienneté. Je veux du

vivant, de la beauté en équilibre sur du drame. La mère aimante de « La Vecchia Vacca » est monstrueusement désespérée, les jeunes gens du « Garçon de la piscine » entretiennent un rapport agressif au monde extérieur, la féminité incarne la mort dans « Io sono Rocco ».

Comment abordes-tu la direction d'acteurs ?

Je choisis des acteurs au moment de l'écriture. Je projette en eux une façon de raconter mon histoire, les personnages de ma vie. J'envisage un endroit de construction, j'ai en tête une partition corporelle. Je recours à des improvisations dirigées qui me permettent d'apprécier les corps et les voix pour préciser mes projections initiales ou me laisser surprendre.

As-tu envie maintenant de monter un texte que tu n'auras pas écrit ?

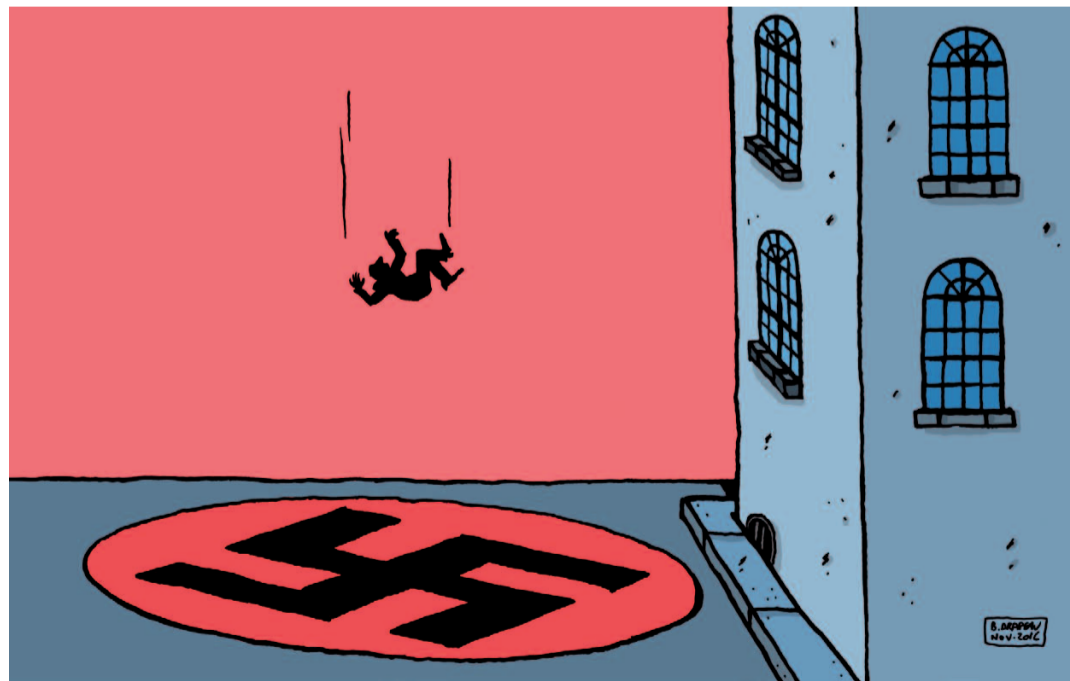
Je vais le faire avec « La Voix humaine », de Cocteau. Je ressens une grande proximité avec son écriture poétique. Ce portrait d'une femme écorchée, en détresse, est une autre voie d'expression de la beauté et de la laideur.

Salvatore Calcagno a grandi entre la Sicile et la Belgique. À partir de ses itinérances, de son désir premier de musique, il crée un théâtre où les corps, les sons, les couleurs cisèlent des personnages où grâce et fureur s'accordent. Le théâtre de Vanves et le festival Actoral l'accompagnent depuis ses débuts.

LE DESSIN

PLACE DES HÉROS, KRYSZTIAN LUPA

— par Baptiste Drapeau —



LE FAUX CHIFFRE

98,2%

C'est le nombre de tweets qui écrivent "Ce spectacle est génial, courrez-y !" avec deux "r"

L'HUMEUR

« Les gens plongés dans l'extase vivent sous l'aile d'un ange. »

Krystian Lupa

AGENDA DES FESTIVALS

ISRADRAMA

« Once a year, an event is produced to expose Israeli Drama to the international theater community: festival directors, theater directors, stage directors, artistic directors, dramaturges, translators and journalists. During one week in December, the festival presents the best of Israel's original playwriting on stages all over the country. »

Tel Aviv, du 1^{er} au 6 décembre 2016

KORTÁRS DRÁMAFESTIVÁL

« Held for the 13th time, the Festival aims at supporting contemporary drama, but first of all at making the activities of the scene better known both by the Hungarian public and the international theatre professionals. »

Budapest, du 2 au 10 décembre 2016

DIVINE COMEDY

« Divine Comedy (9th edition) is a theatre holiday where the best Polish shows are presented in the true Polish showcase. Apart from Polish shows, competing for the best show of the year title and the Divine Comedian prize, there are also foreign theatre groups, and meetings with philosophers, theatre theoreticians, and critics that accompany the festival. »

Cracovie, du 8 au 17 décembre 2016

THEATRE OLYMPICS, LE STANDARD IDÉAL

REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Le festival Theatre Olympics est exceptionnel à plus d'un titre. Ici a lieu le G20 du théâtre mondial ! Après notamment Delphes, Shizuoka, Moscou, Séoul et Pékin, la grande célébration du théâtre a pris corps en Pologne à l'automne.

La capitale de la Basse-Silésie devient ainsi la capitale internationale du théâtre en plus d'être la capitale européenne de la culture : « Wrocław 2016 ». Le programme de la 7^e édition, organisé cette année par le mythique Institut Grotowski et son directeur, le metteur en scène Jaroslaw Fret (voir notre critique de son fabuleux « Médée »), est un condensé de pièces créées par des metteurs en scène qui ont changé le visage du théâtre aux xx^e et xxi^e siècles, comme Eugenio Barba, Peter Brook, Romeo Castellucci, Pippo Delbono, Jan Fabre, Valery Fokin, Heiner Goebbels, Liu Libin, Krystian Lupa, Eimuntas Nekrošius, Tadashi Suzuki, Robert Wilson et Theodoros Terzopoulos. Ce dernier, le fondateur du festival, a souhaité que cette nouvelle édition favorise la

liberté d'expression, défende l'importance de la tradition et soutienne la recherche et l'expérimentation sur scène : « Il y a beaucoup de festivals de théâtre dans le monde, mais ils ont tous une forme similaire. Tout simplement, avec ce qui se passe dans le monde contemporain, la diversité et la richesse culturelle disparaissent. Les Jeux olympiques du théâtre ne sont pas seulement des festivals, mais surtout de grands spectacles, de grands maîtres du théâtre du xx^e siècle, ainsi que des aspects les plus individualisés et culturellement diversifiés. »

“

Le G20 du théâtre mondial

Sensations très particulières de côtoyer tous ces géants, mémoires vivantes des plateaux du monde, qui proposent en plus d'une de leurs masterpieces des temps de rencontres pendant lesquels l'histoire et les utopies défendues semblent s'écrire à nouveau. Malgré une programmation au sommet, ce festival, qui comme son nom

l'indique revient tous les deux ou quatre ans dans une ville différente, n'est pas très connu internationalement. La communication n'est pas en effet la priorité : chercher à l'atteindre, accepter le chemin non fléché fait partie de la démarche du festivalier, qui, une fois dans les salles, devient un spectateur aguerri, prêt à recevoir, ouvert aux esthétiques et théories dramaturgiques qui ont marqué le temps d'avant. C'est un événement socle, nécessaire pour les nouvelles générations, car il permet une plongée dense et efficace dans toutes ces propositions et tentatives qui ont fait date, qui sont devenues des références – en positif ou en négatif – pour les nouvelles scènes.

Petit nouveau dans le Comité international des Jeux olympiques du théâtre, Jan Fabre devrait accueillir à Bruxelles la prochaine édition. Il n'y aura alors plus aucune raison de ne pas répondre présent à l'événement et de ne pas participer en masse à ces Jeux.

Theatre Olympics, Wrocław, du 14 octobre au 13 novembre 2016

CRITIQUE : « MEDEAS: ON GETTING ACROSS »
MISE EN SCÈNE JAROSLAW FRET

— par Marie Sorbier —

Choisi comme devise de la 7^e édition des Jeux olympiques du théâtre à Wrocław, « Le monde comme un lieu pour la vérité » paraphrase le titre d'un texte de Jerzy Grotowski lu en 1976 et publié trois ans plus tard, dans lequel le fondateur du mythique Théâtre Laboratoire tente de convaincre et d'ouvrir les yeux et les pores de ses fidèles : « Nous entrons dans le monde juste pour le traverser. Nous sommes mis à l'épreuve du monde, c'est le lieu de la vérité. » Son successeur, Jaroslaw Fret, programmateur de cette édition polonaise 2016, a offert au public médusé une des plus fortes versions de « Médée ». Au cœur du temple, dans un dispositif quadrifrontal, une performeuse, l'incroyable Simona

Sala, arpente l'espace encombré de portes, d'écrans et de murs en fils de fer. La vision obstruée, il faut jouer des jours pour observer cette femme qui semble se débattre avec des clés, des chaussures et des bidons d'essence. Peu de vidéo, mais, furtivement, l'œil attrape une image, extrêmement forte voire violente : un buste de femme nue qui fait du hula-hoop avec un fil barbelé. A-t-on rêvé ? Autour du plateau, trois femmes, trois hommes et un violoncelle accompagnent par leurs chants les douleurs orientales et contemporaines de l'héroïne grecque. C'est un travail sur le son et l'image où les mots sont quasi absents. Seul un poème de Dimitriadis est offert, en grec, par la femme, à bout de force après avoir assailli de coups de sacs plas-

tique remplis d'eau, poches utérines en suspension dans l'espace, punching-ball, réceptacles de la violence et de la douleur d'une mère. Refusant la traduction (des chants et du poème), Fret n'utilise pas les mots pour leur sens mais pour leur vibration et les évocations qu'ils invitent. Cette mise en scène force à déconnecter sa raison cartésienne pour vivre cette cérémonie laïque avec une intelligence de sensations, pour laisser poindre les liens inconscients et recréer l'histoire. Le travail du spectateur est ici essentiel, éprouvant, mais après une scène finale d'anthologie chacun repart en silence, chargé de toutes ces émotions et images qui ne quittent plus les esprits ni les rêves.

LES BORÉALES, FESTIVAL DES CULTURES NORDIQUES

REPORTAGE

— par Mathias Daval —

Depuis 1992, les Boréales tissent les liens entre Normandie et cultures nordiques, balte et scandinave, avec cette année deux invités d'honneur : la Finlande et l'Estonie. Organisé par le Centre régional des lettres de Basse-Normandie, le festival est centré sur la littérature mais s'est ouvert au fil des années à la pluridisciplinarité : théâtre, musique, art contemporain, design (saviez-vous que l'Estonie comporte un designer pour 800 habitants ? C'est ce que nous apprend l'exposition « Size Doesn't Matter » à l'Abbaye aux Dames) et aussi cinéma, conférences ou encore gastronomie. Un programme dense, avec plus de 150 événements dans 32 villes de la région. Côté musique, nous aurons assisté à un joli moment hors du temps avec le concert gratuit de la chanteuse et violoniste Maarja Nuut, qui revisite seule sur scène, à l'aide d'un *looper*, un répertoire traditionnel estonien à la sauce folk atmosphérique et minimaliste.

Côté scènes, on aura pu retrouver le nouveau spectacle des Suédois du Cirkus Cirkör, « Limits ». Celui-ci aborde la question des frontières réelles ou imaginaires, avec une portée particulièrement politique en ces temps de migrations en souffrance ; une performance ultraphysique, rythmée et poétique qui pâtit toutefois ponctuellement de

l'insertion de messages un peu trop démonstratifs. Un moment de grâce fut la reprise du « Julia » de Christiane Jatahy, créé en 2012 : une incontournable adaptation de « Mademoiselle Julie », de Strindberg, à mi-chemin entre cinéma et théâtre. Pour ce qui est des créations, la Comédie de Caen accueillait la première du « Livre de Dina », de Lucie Berelowitsch, d'après le best-seller de la Norvégienne Herbjorg Wassmo : un roman-fleuve complexe à adapter, parfois noyé dans un flot de paroles, mais dont l'adaptation sur scène, si elle est encore un peu fraîche, sert la poésie brute du récit, empreinte d'un mysticisme biblique qui s'évapore dans une campagne pleine de neige et d'obscurité... Le choix du dédoublement de Dina (envoûtantes Armande Boulanger et Malya Roman) parvient à rendre avec justesse la complexité de cette héroïne sauvage et passionnée, violente et sensuelle, déchirée par une malédiction de l'enfance. Au final, les Boréales sont une occasion (en nord) de découvrir des créations septentrionales parfois méconnues, et de rappeler qu'elles ne se résument pas à Björk, Bergman et Stieg Larsson.

Les Boréales, à Caen et en Normandie, du 17 au 27 novembre 2016

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

FÊTE DES LUMIÈRES

8 · 9 · 10 DÉC. - LYON

LYON BY LIGHT !

ILLUMINATIONS
CRÉATIONS
ÉMOTIONS



ORGANISATION



PARTENAIRES FONDATEURS



PARTENAIRES MÉDIA



WWW.FETEDESLUMIERES.LYON.FR